

MUR 1771

Cinquantième

LETTRE OUVERTE

aux Ecrivains de Belgique

Equinoxe du printemps 1965.

Mes chers confrères,

Vaugelas recommande de ne pas écouter les éplucheurs de phrases. Il a tort. Grâce à eux, la perfection point au bout de notre route. Sous la majesté de ce dernier pluriel s'abrite votre humble serviteur.

Je ne suis pas un forger de néologismes à seule fin d'étonner les simples. Tant de malice m'est étrangère. J'ai bel et bien amputé, ou permis que l'on amputât, la paronomase de deux lettres, de quoi faire une tragédie japonaise. Et j'ai donné à Toulet ce qui revient à Ponchon, non sans l'avoir quelque peu estropié.

Mes fautes avouées, j'ai hâte de vous entretenir d'un événement qui n'a pas provoqué l'enthousiasme des foules, encore qu'il l'eût mérité pleinement.

Je pense à cette exposition consacrée aux amitiés littéraires et artistiques franco-belges. Elle fit, au Palais des Beaux-Arts, les délices de ses surveillants, à cause de son atmosphère lénifiante.

Une amie, égarée comme moi en ces lieux déserts et m'y trouvant à plat ventre, me demanda ce que je faisais « dans cette nécropole ». Je bondis sur mes pieds pour protester avec

force contre cette qualification macabre. Pour me justifier aussi car, si mon visage se trouvait à la hauteur où d'ordinaire les chiens lèvent la patte, c'était pour lire des lettres de Francis Jammes. Cette attitude imposée au lecteur me semble nettement symbolique. Elle indique la distance qui nous sépare de nos confrères de France, et précise avec quelle dévotion respectueuse il convient de les approcher.

Il faut louer l'organisateur, Monsieur Joassin, d'avoir divisé cette exposition en huit sections pleines d'imprévu, en groupant, dans l'ordre, l'Académie, la poésie, la musique, le théâtre, les grandes amitiés, la peinture et la parole. On ne saurait indiquer avec plus de délicatesse que le roman, l'essai ou la critique ne méritent pas d'être pris en considération.

Nos lettres, c'est l'évidence même, se divisent en deux grandes classes : les poètes et les académiciens. Ces derniers s'entendent à sourire fort dignement à leurs confrères du quai de Conti, et c'est difficile, car ils n'ont pas comme les Immortels français « l'épée au côté, la plume au chapeau », sinon, je veux l'espérer, « l'escarcelle pleine ». Les images exposées accusèrent cruellement cette absence de décorum vestimentaire.

Une aimable fantaisie présidait à l'ordonnance de l'ensemble. J'oserais dire : tant mieux ! Il est salutaire qu'un brin de cette capricieuse vertu s'insinue dans les rouages administratifs et je félicite Monsieur Molassin d'en être si bien pourvu. Un nom vous venait-il à l'esprit ? Aussitôt on le cherchait et, bien souvent, on ne le trouvait pas. Dès lors, le jeu devenait amusant au possible et, bien loin d'errer dans une nécropole, on se sentait engagé dans un labyrinthe riche en surprises. Où se trouve Odilon-Jean Périer ? Et Mélot du Dy ? Et Henri Vandeputte ? Et Norge ? Et Robert Guiette ? Et Paul Neuhuys ? Et dans d'autres secteurs, L. Dumont-Wilden, Paul Fierens, Marie Delcourt, Alexis Curvers, Francis Walder ? Sans compter, mais je n'ose le dire, quelques exilés qui, tout en sentant le roussi, ont bien du talent. Et où se trouve Armand Henneuse, ce charmant éditeur-poète qui, de France, a fait maint signe d'amitié à ses compatriotes ? Eu où sont les nombreuses



lettres que possède tel épistolier de mes amis ? Et les Amis de Romain Rolland et ceux de Teilhard de Chardin ? Surprises ! Charme de l'inattendu !

Il régnait d'ailleurs partout.

Quelques peintres, choisis d'après des critères nouveaux, affirmaient de subtiles influences françaises. Le cas de Gustave de Smet a dû ouvrir les yeux à nos critiques d'art qui, certes, n'y avaient jamais songé, les ignares. Loué soit Monsieur Morassin ! Il néglige ceux qui, au lieu de peindre, commentent la peinture d'autrui ou que se contentent de la montrer. C'est pourquoi est passé sous silence « L'Art contemporain ». Il a révélé James Ensor à Paris ? Sans doute, mais sans Ensor, il n'aurait rien révélé du tout.

Il nous fut permis d'admirer le faciès de nombreux compositeurs de Flandre et de Wallonie. Plusieurs d'entre eux, ne l'ayant pas encore fait, songent sans doute à mettre en musique quelque poème d'un doux poète de France. Ce motif me semble suffisant pour justifier leur présence. La Société des Nouveaux Concerts d'Anvers a bien à son actif la création de grandes œuvres de Darius Milhaud et d'Arthur Honegger, mais où irions-nous s'il fallait s'arrêter à tous ces détails ?

On pourrait dire la même chose du théâtre. La pièce de résistance était fournie par les tournées de la Comédie-Française. Cela ne résume-t-il pas tout ? A quoi bon dès lors penser encore à Jules Delacre, l'animateur de ce délicieux Théâtre du Marais ? C'est loin, tout cela.

J'ai une vieille tendresse pour les revues. Ne les trouvant pas en ces lieux, j'ai fini par les découvrir à l'appendice du catalogue. C'est toujours très important, un appendice, au physique comme au moral, si j'ose dire. Dans celui de Monsieur Coassin, force titres de revues, les plus importantes comme les autres, sont égalitairement citées sans commentaire aucun. Le cheval, en l'occurrence Monsieur Potassin, sent sûrement l'écurie. Et voilà pourquoi « Ça ira », qui découvrit Michaux (tiens, encore un oublié !) et « Synthèses » dont Maurice Lambilliotte a fait un



organe de résonance internationale, sont traitées comme telles éphémères et telles soporifiques que je me garderais de nommer pour éviter d'être écharpé par leurs directeurs respectifs. « Sélection » et « Variétés », et tout l'effort franco-belge de P.G. van Hecke et d'André de Ridder sont omis. C'est bien loin après tout.

Et les idées de marcher...

Bref, on construit sans le vouloir d'autres expositions et l'on rend grâce pleinement à Monsieur Conassin, le sagace a'lumeur de ces fusées d'imagination. Pour les vertus fertilisantes de son initiative, il a droit à une récompense. Que la Belgique lui donne une promotion et la France le mérite agricole. Il en est digne.

ROGER AVERMAETE.